

Le défi de la foi en la Résurrection

La foi en la résurrection des morts est le fondement du christianisme. “Si Christ n’est pas ressuscité, déclare saint Paul, notre prédication est vide et vide aussi votre foi” (1 Co, 15, 14). Paul eut de la peine à faire passer ce message chez les Grecs, qui comprenaient le salut comme une libération des âmes prisonnières du corps, et les sages d’Athènes s’étaient esclaffés en entendant son enseignement : “Aux mots de résurrection des morts, les uns se moquaient, les autres disaient : Nous t’entendrons là-dessus une autre fois” (Ac 17, 32). De nos jours, mais pour d’autres raisons, ce message est encore difficile à recevoir, comme le souligne le Guide de lecture joint au *Catéchisme de l’Église catholique* : “La foi au Christ mort et ressuscité fait scandale. C’était déjà vrai au temps de saint Paul. Cela reste vrai aujourd’hui : elle rencontre souvent le scepticisme et le rejet. Pour certains, la résurrection de Jésus semble appartenir au répertoire des mythologies. Quel crédit peut-on donner à un événement qui défie l’histoire et surtout à une croyance qui défie l’expérience commune de la destinée humaine ?”. On peut rappeler également que la foi en la résurrection des morts est perçue par beaucoup, parfois même par des croyants, comme un refus illusoire de la mort¹.

1. En 1994, une enquête de l’Institut CSA mentionnait que 20 % des catholiques pratiquants réguliers, pour ne parler que d’eux, avaient du mal à adhérer à cet article de leur Credo.

Face à ces défis et pour les évaluer, le croyant est conduit à s'interroger sur les origines et les composantes de sa foi en la résurrection des morts. Il est aussi invité à sonder personnellement ses propres motivations. Est-il vrai que cette foi le conduit à fuir le monde ou à s'en désintéresser au profit d'un (hypothétique) au-delà ? Comment fait-il valoir la crédibilité de sa croyance, au sein d'un univers qui semble de plus en plus livré aux forces d'oppression et de mort ? Pour éclairer ce questionnement, revenons aux sources de cette foi : d'où vient-elle ? quelle portée accorder à la résurrection du Christ ?

I

Dieu plus fort que la mort

Dans la Bible, l'espérance du croyant est liée à son appartenance au peuple d'Israël, avec qui Dieu a conclu une Alliance, après l'avoir fait naître de la servitude d'Égypte pour le conduire sur une terre, où il vivra en sa présence. Ce qui importe essentiellement c'est la destinée du peuple, car durant des siècles le croyant n'envisage pas pour lui de résurrection. Ainsi s'explique la prière du roi Ézéchias, gravement malade : "Je disais : au milieu de mes jours je m'en vais. J'ai ma place entre les morts pour la fin de mes années. Je disais : *je ne verrai plus Dieu sur la terre des vivants*, plus un visage d'homme parmi les habitants du monde" (Is 38, 10-20). Ce texte fait réfléchir.

Lors du décès d'un être cher, le chrétien pense souvent : il quitte ce monde, il va rencontrer Dieu qui l'a rappelé. Ezéchias, en véritable homme de la Bible, affirme : Au milieu de mes jours, c'est-à-dire dans la force de l'âge (il s'agit d'une mort prématurée, quand on n'est pas encore "rassasié de jours"), je quitte cette terre où je vis avec mon peuple, je quitte donc les vivants et je perds Dieu ! La mort est donc une fatalité, un drame personnel que l'homme biblique surmonte en s'identifiant à la destinée collective de son peuple, objet des promesses de Dieu. Mais en attendant, ici-bas, il vit dans la conscience très vive d'être devant Dieu parce qu'il appartient au peuple de l'Alliance.

Il faut attendre les années 170-160 avant notre ère pour qu'apparaisse explicitement dans les textes bibliques la mention d'une foi en la résurrection des morts. À cette époque, des justes préfèrent mourir martyrs plutôt que de suivre les injonctions du roi Antiochus IV qui, voulant helléniser Israël, interdit aux fidèles de suivre la Loi de leur Dieu.

Beaucoup de juifs pieux ne peuvent alors admettre que ceux qui meurent par fidélité à Dieu, en soient irrémédiablement séparés. Ainsi s'affirme la foi en la résurrection des morts, clairement mentionnée dans le deuxième livre des Martyrs d'Israël (2 M 7) et dans le livre de Daniel (12, 1-3).

Ce très bref historique permet de dégager les quatre composantes de la foi en la résurrection des morts. Selon la première, il est impossible que Dieu se sépare de ceux qui s'exposent à la mort pour ne pas le renier. Autrement dit, croire en la résurrection des morts c'est croire que *la relation actuelle avec Dieu sur terre ne peut pas être vaincue par la mort*. D'eux-mêmes, les croyants ne peuvent assurer la pérennité de cette relation, mais Dieu, lui, le peut car il est fidèle et créateur, comme le répétera saint Paul : Le Dieu qui ressuscite les morts est celui qui appelle à l'existence ce qui n'existe pas." (Rm 4, 17).

Une autre donnée concerne *la justice de Dieu* : Dieu ne peut vouer au même sort les bourreaux et leurs victimes. Les enfers sont donc réservés aux méchants. Quant aux justes, une demeure de paix leur est préparée dans l'attente de la résurrection générale : c'est le paradis. Leur résurrection ratifiera la justice de leur vie.

Troisième composante : il s'agit d'*une résurrection des corps*. S'il s'agissait seulement d'une perspective anthropologique individuelle, on aurait pu estimer, comme le faisaient les Grecs contemporains, qu'une survie de l'âme suffisait. Mais pour Israël, la relation à Dieu est inséparable de la relation à un peuple, donc de la relation à autrui, qui se vit par la médiation des corps. Le salut envisagé concerne un vivre ensemble des hommes entre eux et avec Dieu.

Il s'ensuit, dernière donnée, que *la résurrection des morts est attendue à la fin des temps*. Elle sera une résurrection. Alors sera accompli, dans une "création nouvelle", le dessein que Dieu commença de mettre en œuvre "au commencement" (Gn 1, 1), dès le premier jour de la création.

La révélation de la résurrection des morts interroge les chrétiens. Adhèrent-ils à cette croyance pour conférer un lendemain à leur destinée mortelle ou parce qu'elle sauvegarde leur relation à Dieu ? Dès lors, quelle est cette relation ? Comment la vivent-ils et la nourrissent-ils ? Est-elle si belle, qu'ils désirent qu'elle ne meure pas ? Car, pour

le dire un peu brutalement : selon la Bible, s'il n'existe pas de relation à Dieu maintenant, il n'y a pas matière à résurrection !

II

Jésus, le premier né d'entre les morts

Les apôtres ont attesté que Jésus-Christ est ressuscité d'entre les morts. Du fait de leur foi juive, ils en tirent une double conclusion. La première est que Jésus est un juste. En le ressuscitant, Dieu révisé le procès qui entraîna la mort de son envoyé. Forts de cette conviction, les apôtres ont relu ce qu'ils avaient vécu avec le Christ, notamment ses prétentions et ce qui avait fait difficulté. Ils découvraient que, contrairement à ce qu'avaient déclaré ses juges, Jésus était bien celui qu'il prétendait être : l'envoyé de Dieu et même le familier de Dieu, son Fils, celui en qui Dieu parle et par qui vient son Royaume.

La seconde concerne la place de Jésus dans le dessein de Dieu. Si Jésus est ressuscité d'entre les morts, la résurrection générale a commencé et la suite ne saurait tarder à venir. On voit donc en lui un *premier-né* d'entre les morts, un *aîné* d'une multitude de frères, les *prémices* de ceux qui se sont endormis, etc (lire 1 Co 15). Voilà pourquoi les écrits apostoliques insistent sur l'attente des disciples : ils attendent la suite de l'événement qui vient de commencer et il s'imaginent au début que Dieu va sans tarder "rétablir la royauté en Israël" (Ac 1, 6).

Des questions ne manquent pas de venir. Si Jésus est le Fils bien-aimé du Père et le Sauveur, comment expliquer que Dieu lui ait laissé subir un tel sort ? Si sa résurrection inaugure les derniers temps, pourquoi la gloire de Dieu tarde-t-elle à paraître ? Dans un tout autre contexte, ces questions sont souvent les nôtres. Beaucoup de chrétiens parlent à ce propos de l'*absence* de Dieu (que je préfère appeler *discretion*, car je ne peux me résoudre à ce qu'il ne soit pas présent à toute sa création). Je peux comprendre que Dieu tarde (si Dieu n'avait pas tardé à faire advenir la fin du monde, je ne serai pas là pour en parler, je ne l'aurais pas connu et ce serait bien dommage !). En revanche, pourquoi le monde est-il encore si cruel ? La méchanceté humaine est-elle si puissante qu'elle puisse tenir Dieu en échec et contrecarrer l'action de son Esprit ?

“Nous vivons les derniers temps, c’est maintenant le jour du salut.” Ces affirmations d’origine scripturaire restent donc paradoxales. Qu’en est-il du salut ? Comment se manifeste de nos jours la présence quotidienne que le Ressuscité a promise aux siens (Mt 28, 30) ? A moins qu’il ne s’agisse d’un salut purement spirituel. Mais une telle déduction n’est pas envisageable car le salut de Dieu dont Jésus a témoigné s’est inscrit dans la chair par les guérisons, dans le corps social par sa lutte contre l’exclusion, par le pardon accordé aux pécheurs, par la liberté et l’espérance qu’il suscitait aux cœurs des écrasés et des condamnés. Tous les évangiles seraient à citer. Dès lors, où donc émergent aujourd’hui les *réalités nouvelles* tandis que le *monde ancien* est omniprésent (2 Co 5, 17) ? Vraiment, Dieu “rend folle la sagesse du monde” (1 Co 1, 20) !

III

La victoire du Crucifié

Les premiers disciples, au “cœur lent à croire” (Lc 24, 25), ont cherché à comprendre la mystérieuse sagesse de Dieu : le Ressuscité était un Crucifié, donc un maudit, au dire de l’Écriture ! (Ga 3, 13 = Dt 21, 23.) Assistés par la présence invisible de leur Maître et par celle de l’Esprit, ils ont scruté les Écritures pour entrer dans l’intelligence du dessein de Dieu et y situer la Croix (Lc 24, 25-27, 44-46) : pourquoi “fallait-il” que “l’envoyé de Dieu fût rejeté pour entrer dans sa gloire” ? Dans les Écritures, ils n’ont pas recherché les actions divines éclatantes, mais les moments où Dieu s’était approché de la condition souffrante des hommes. Ils ont donc écouté les supplications des psalmistes et ce que ceux-ci recueillaient de Dieu dans leur prière. Ils se sont aussi tournés vers le mystérieux prophète qui s’était exprimé dans les chants du Serviteur souffrant (Is 42ss). Dieu pouvait donc écrire une histoire non seulement par des hauts faits mais en se montrant solidaire des hommes de douleur.

Leur itinéraire même devint pour les disciples une source de lumière afin d’interpréter la sagesse de la Croix. Loin de rétablir la Royauté sur Israël, le Seigneur les entraînait vers les Nations mais sans les dispenser des luttes et des persécutions. Envoyés au monde pour lui annoncer la Bonne Nouvelle, ils pouvaient mieux comprendre ce qui était arrivé à Jésus puisque, comme lui, ils étaient appelés à donner leur

vie pour sauver les autres. “Nous les vivants, écrit saint Paul, nous sommes livrés à la Mort à cause de Jésus, afin que la vie de Jésus soit elle aussi manifestée dans notre existence mortelle. Ainsi la mort est à l’œuvre en nous, mais la vie en vous” (2 Co 4, 11-12). Les disciples ont alors perçu que le drame de la Croix n’avait pas surpris Dieu : il était l’expression d’une volonté d’aimer qui va jusqu’à l’extrême (Jn 13, 1).

À la lumière des Écritures et de leur expérience missionnaire, les disciples ont aussi relu ce qu’avait vécu Jésus lui-même. Tout Fils qu’il était, il avait assumé notre condition : non seulement sa fragilité mais aussi sa violence mortelle. Encore jeune, il avait subi la mort honteuse des esclaves, comme si la loi du plus fort ne pouvait être vaincue par le Sauveur lui-même. Une fois de plus, l’innocent était bafoué, le militant éliminé. Une fois de plus, le salut d’un peuple semblait anéanti. Telle était l’œuvre de la méchanceté humaine, mais la résurrection permettait d’en proposer une autre lecture : celle d’une histoire écrite par amour.

On arrache à Jésus sa vie, mais cette vie qu’on lui prend brutalement, n’en est pas moins de sa part une offrande : “Ma vie, nul ne la prend, mais c’est moi qui la donne” (Jn 10, 18). Cette mort qu’on lui inflige se situe dans la logique de l’amour qui anima toute son existence. Si vivre ce n’est pas retenir à soi mais donner, la vraie vie englobe dans son horizon la mort qui est dépossession de soi. Jésus avait enseigné cela (“Qui veut gagner sa vie la perdra, qui y renonce pour lui, parce qu’il la partage, la trouvera” (Mc 8, 35) et il l’avait vécu. Sa mort était devenue son *accomplissement*, l’heure de sa *gloire* (Jn 12, 23 ; 19, 30). C’est ainsi que la mort fut vaincue : “Il s’est abaissé”, devenant obéissant jusqu’à la mort, à la mort sur une croix, *c’est pourquoi* Dieu l’a souverainement élevé” (Ph 2, 8-9).

Les évangélistes avaient compris cela quand ils rédigèrent les récits de la Passion. Si au Golgotha la mise en scène des hommes est celle des ténèbres, de la violence et de la mort, leurs rédactions mettent littérairement en scène un salut en train de s’accomplir : une vie est offerte à tous, juifs et païens, amis et ennemis, aux innocents comme aux tortionnaires, invités à s’ouvrir à la grâce qui s’écoule devant eux comme une source vivifiante (voir Mc 15, 39 ; Lc 23, 34 ; Mt 27, 51 ; Jn 19, 24). Même la résurrection est présente le vendredi saint : “les tombeaux s’ouvrent, de nombreux saints ressuscitent” (Mt 27, 52). Historiquement invraisemblable, ce décor délivre le sens de

la mort de Jésus : elle est source de la conversion des païens, origine de notre résurrection. Au dire des Pères de l'Église, elle est même le lieu de naissance de la communauté ecclésiale, puisqu'ils discernent le baptême et l'eucharistie dans l'eau et le sang qui s'écoulent du côté du Crucifié.

IV

L'espérance venue de la Croix

En ce début du XXI^e siècle, le monde semble aller à sa perte : la domination des forts sur les puissants semble de plus en plus écrasante, partout la violence va s'amplifiant et l'environnement vital de l'humanité est même menacé. Dès lors, comment faire valoir la crédibilité du message pascal ? La foi chrétienne est ébranlée. Mais dans cette nuit noire une étoile brille indéfectiblement, à laquelle est suspendue une espérance tenace : Jésus, lui, a vaincu les ténèbres, par lui et en lui se trouve atteint le but auquel Dieu destinait toute la création.

À la suite des premiers disciples, les chrétiens sont donc invités non seulement à effectuer une autre lecture de ce qu'ils voient autour d'eux, mais à s'engager comme le Christ au cœur de l'humain pour l'ensemencer de vie éternelle. Grâce à Pâques, en effet, la foi permet d'affirmer que la mort n'aura pas le dernier mot, même si elle semble régner partout. Faisant de sa mort un passage où la vie atteint son accomplissement en se donnant totalement pour Dieu et pour les autres, Jésus confirme que toute solidarité nouée en son nom traversera la mort. À cause des récits de la Passion, qui présentent Jésus en Croix comme l'expression de tous les innocents qui meurent en criant pourquoi, à cause de Pâques où cette mort délivre son sens, nous pouvons croire que les appels des opprimés sont entendus de Dieu des plus profondes prisons. Parce que Dieu a dit oui à ce que fut l'existence terrestre de son Fils, nous pouvons croire que les luttes pour le pain partagé, contre l'exclusion et le racisme, contre les maladies et la souffrance, sont désormais plus fortes que la mort, quelles que soient les apparences. Tout cela nous le croyons parce que Dieu a fait de la pierre *rejetée* une pierre d'angle (1 P 2, 7), celle à partir de laquelle il est possible de construire une humanité fraternelle.

La véritable histoire, celle qui mystérieusement s'inscrit dans le dessein de Dieu, n'est donc pas celle des forts, de ceux qui se font

un nom dans des batailles et dont les portraits illustrent les manuels et les dictionnaires. Dieu écrit son dessein avec des vies données. Nous sommes donc invités à regarder attentivement, à travers les siècles passés et aujourd'hui encore sur notre planète déchirée, ces hommes et ces femmes, qu'ils sachent ou non que Dieu existe, qui n'ont cessé et ne cessent de se lever pour édifier un monde plus juste, celui auquel Dieu rêve depuis son éternité, celui qu'il nous a donné à faire dès la création.

À cause de la croix et de la résurrection du Christ, nous pouvons affirmer avec foi et malgré les ténèbres, que Dieu est à l'œuvre et parviendra à ses fins : nous devons le croire parce que lui-même, en son Fils, a donné sa vie pour cela, et parce que, cette fois-là, cela a réussi : la bataille décisive a été remportée à Pâques. Même si ses effets tardent à se manifester, la victoire avance et sera un jour éclatante. À nous de la faire progresser peu à peu, avec l'aide de l'Esprit.

Tel est le défi que propose aux chrétiens leur foi en la résurrection. Les martyrs ont relevé ce défi. Parmi eux et près de nous, le dominicain Pierre Claverie, évêque d'Oran assassiné le 1^{er} août 1996, indiquait ainsi la voie à suivre :

« Pour les croyants, la mort reste un mystère, et lorsque la souffrance l'accompagne ; un scandale. Cependant, la confiance en Dieu, source de vie, peut contribuer à assumer l'un et l'autre. On espère surmonter l'anéantissement par une alliance avec Dieu, selon les termes et les exigences énoncées par nos prophètes et nos traditions. Quelles que soient les conditions dans lesquelles je me trouve, je tente de répondre aux appels de Dieu et de marcher dans Ses voies, à la lumière de ma foi et de ma conscience. Je crois qu'ainsi, en accord avec mon Créateur, je prendrai la place qui me revient dans l'immense concert de la création où chaque être est nécessaire aux autres et où rien de ce qui est vécu dans la solidarité de l'humanité n'est perdu »².

Bernard REY

Dominicain

2. *Lettres et messages d'Algérie*, Éd. Karthala, Paris, 1996, p. 140 (je souligne).